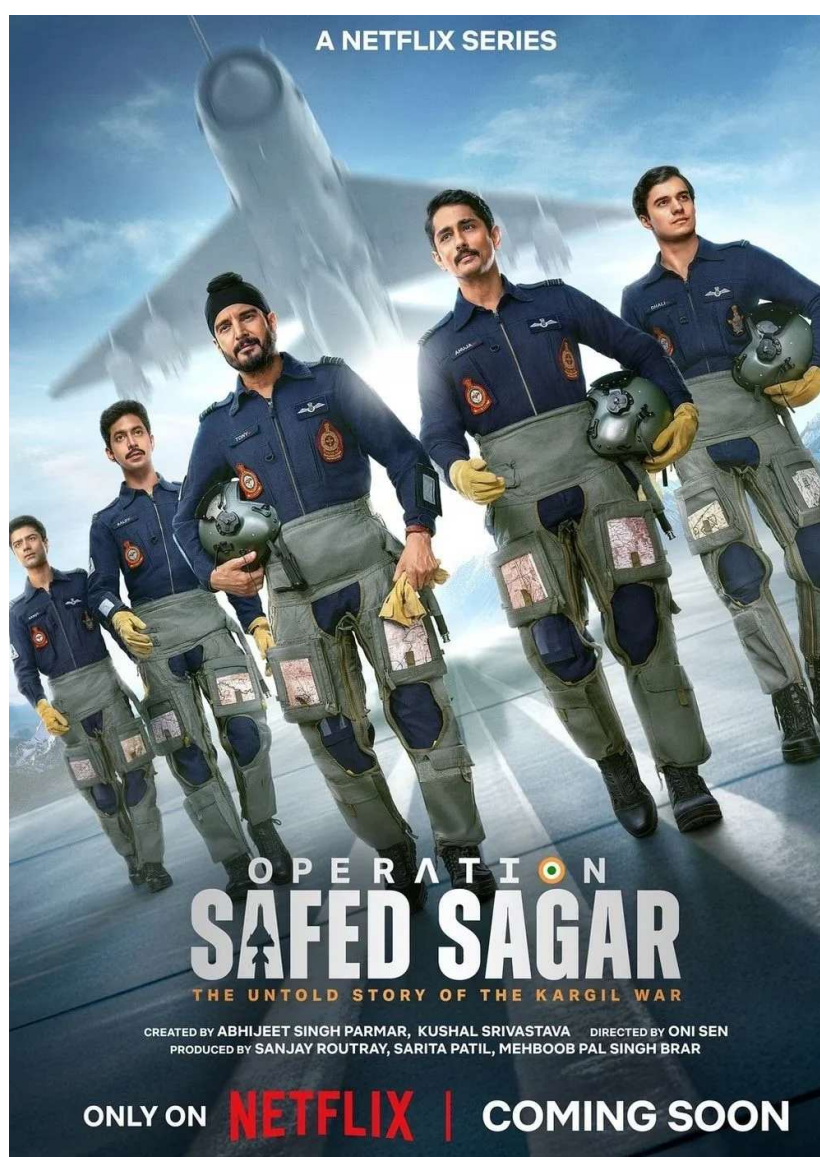


Deux bombes, des mobylettes, Jugaad et un mythe : Kargil au banc d'essai

Ce que la série Netflix Operation Safed Sagar montre, inverse, tait et révèle malgré elle

Bruno DE SAN NICOLAS



Affiche officielle de la série (© Netflix / Matchbox Shots), reproduite à titre d'illustration critique.

Depuis sa sortie le 7 août, Operation Safed Sagar a grimpé au deuxième rang mondial des séries non anglophones de Netflix, classée dans le top 10 de 40 pays et numéro 1 dans 10 d'entre eux. Dont le Pakistan. Oui, le pays de Musharraf dévore la série qui raconte sa défaite ; l'ironie mérite d'être savourée. Je l'ai dévorée moi aussi, mais en gardant un crayon à la main.

Il y a, dans Operation Safed Sagar, une scène où des pilotes de chasse répètent une formation diamant... en mobylette, sur le tarmac, sous les ordres de leur chef. C'est le moment le plus Top Gun de cette série indienne. C'est aussi, sans le vouloir, le plus honnête : la guerre de Kargil fut gagnée avec les moyens du bord.

Autre chiffre que la série ne vous donnera pas. Sur soixante-quatorze jours de guerre, l'aviation indienne n'a tiré que deux bombes guidées laser. Deux. Elles ont suffi à faire basculer le conflit, et vingt-sept ans plus tard, à remplir six épisodes sur Netflix.

J'ai regardé la série. Puis j'ai passé les faits au banc d'essai : rapport officiel indien, littérature académique américaine, mémoires et déballages pakistanais, archives des deux armées de l'air. Verdict global : la fiction est étonnamment fidèle. Mais le plus intéressant n'est pas ce qu'elle montre. C'est ce qu'elle inverse, ce qu'elle tait, et ce qu'elle révèle malgré elle.

Kargil, 1999 : la première guerre entre deux puissances nucléaires déclarées

Un rappel s'impose, car ce conflit reste étrangement méconnu en Europe, éclipsé à l'époque par le Kosovo.

Mai 1999. Un an après les essais nucléaires croisés de l'Inde et du Pakistan, trois mois après la déclaration de paix de Lahore signée par les Premiers ministres Vajpayee et Sharif, l'armée indienne découvre que des intrus ont occupé, pendant l'hiver, environ 130 positions d'altitude sur son côté de la Ligne de Contrôle, dans le secteur de Kargil au Cachemire. Des crêtes entre 4 300 et 5 500 mètres, dominant l'unique route qui relie Srinagar au Ladakh et au glacier du Siachen. Officiellement, des « moudjahidines » cachemiris. En réalité, des unités régulières de la Northern Light Infantry pakistanaise et des forces spéciales, en tenue civile, appuyées par un faux trafic radio islamiste fabriqué pour tromper les écoutes indiennes.

La riposte indienne, l'opération Vijay, mobilise 200 000 hommes. Son volet aérien, l'opération Safed Sagar (« océan blanc »), engage l'aviation le 26 mai avec une consigne politique absolue de Vajpayee : interdiction de franchir la Ligne de Contrôle. La guerre durera jusqu'à fin juillet : 471 morts côté indien selon le bilan officiel, environ autant ou davantage côté pakistanais (Islamabad mettra dix ans à publier une liste partielle de ses tués, qu'elle avait désavoués de leur vivant). Elle s'achève sur un retrait pakistanais sous pression américaine, après le sommet du 4 juillet 1999 à Blair House où Clinton confronte un Sharif aux abois. Trois mois plus tard, le général Musharraf renverse Sharif. La boucle est bouclée.

Ce conflit est devenu un objet d'étude classique : la RAND (Tellis, Fair, Medby, Limited Conflicts Under the Nuclear Umbrella, 2001), Cambridge (Lavoy dir., Asymmetric

Warfare in South Asia, 2009) et la Carnegie (Lambeth, Airpower at 18,000', 2012) y ont vu le prototype de la guerre limitée sous parapluie nucléaire. Prototype, le mot est faible : les crises indo-pakistanaïses de 2019 et de 2025 en sont les répliques directes.

Ce que la série raconte, et pourquoi elle le raconte ainsi

Operation Safed Sagar suit le No. 17 Squadron « Golden Arrows », ses MiG-21 obsolètes, son commandant B.S. Dhanoa (futur chef d'état-major de l'armée de l'air indienne) et son commandant en second Ajay Ahuja, dont le destin tragique structure le récit. Les faits militaires sont traités avec un soin rare, on va le vérifier. Mais la série fait deux choix de narration qu'il faut nommer.

Premier choix : c'est une ode aux pilotes de chasse. Or les chiffres du ministère indien de la Défense, repris par Lambeth, racontent une autre proportion : environ 500 bombes lisses larguées par l'aviation sur toute la guerre, contre plus de 250 000 obus tirés par l'artillerie du 15 Corps, un déluge sans équivalent depuis 1945. Kargil fut une guerre d'infanterie et d'artillerie, gagnée crête par crête, « yard par yard sanglant » selon un général indien, que l'aviation a rendue gagnable en étranglant la logistique adverse. La série, centrée sur les cockpits, inverse mécaniquement cette proportion. Ce n'est pas un mensonge ; c'est un cadrage. Tout mon propos est de regarder ce que le cadrage exclut.

Second choix : le registre Top Gun. Les mobylettes en formation diamant, la fraternité d'escadron, les figures d'autorité bienveillantes. On sait ce que Top Gun a fait aux candidatures de l'US Navy en 1986, et le partenariat assumé entre Hollywood et le Pentagone qui l'a rendu possible. L'armée de l'air indienne, elle, traîne un déficit chronique d'escadrons de chasse et un enjeu permanent d'attractivité. Je ne serais pas surpris que cette série vaille aussi campagne de recrutement. Un indice ne trompe pas : à la fin de chaque épisode, une page entière de remerciements s'affiche à l'écran, adressée à l'Indian Air Force et au ministère de la Défense indien, qui ont ouvert leurs bases réelles, prêté leurs appareils et détaché leurs conseillers. Là encore : pas un reproche. Une fiction d'État n'est jamais innocente, et c'est précisément ce qui la rend intéressante à étudier.

Le banc d'essai : six affirmations, six verdicts

L'héroïsme et les innovations des MiG-21 : confirmé, et en deçà de la réalité. Le journal de marche du No. 17 Squadron atteste des premières sorties de la guerre dès le 21 mai. Dhanoa a détaillé le reste : balistique recalculée pour l'air raréfié, premiers bombardements de nuit en montagne de l'histoire de l'IAF, GPS portables embarqués pour pallier l'avionique rudimentaire. La validation ultime vient de l'ennemi : le directeur des opérations de la Pakistan Air Force, Kaiser Tufail, a reconnu que l'IAF, après des débuts « lamentables », est « immédiatement passée en mode réévaluation » pour en sortir avec le bombardement de haute altitude assisté par GPS.

Le triptyque avion français, pod israélien, bombe américaine : confirmé au détail près. Lambeth documente la mécanique : décision du chef d'état-major Tipnis le 30 mai, intégration accélérée des pods Litening israéliens sur les Mirage 2000H par

l'établissement d'essais de Bangalore, adaptation du point d'emport central pour des Paveway II américaines de 1 000 livres à la place des munitions de précision françaises jugées prohibitivement chères, tactiques validées à Jamnagar, avions prêts le 12 juin. Douze jours, chiffre confirmé publiquement par Dhanoa. Le 24 juin, l'équipage Nambiar-Yadav détruit le poste de commandement de Tiger Hill : premier tir de bombe guidée laser de l'histoire indienne, sans entraînement préalable. Et c'est là que l'archive corrige la légende : de l'aveu du commandant du théâtre aérien, deux bombes guidées laser furent tirées en tout et pour tout. L'effet fut pourtant stratégique : l'imagerie des pods montra ensuite les troupes adverses abandonnant leurs positions au seul bruit des chasseurs. La précision ne vaut pas par son volume. Elle vaut par ce qu'elle prouve.

Musharraf a monté l'opération dans le dos de son Premier ministre : confirmé, par le Pakistan lui-même. La démolition du récit officiel est venue de l'intérieur. Nasim Zehra (*From Kargil to the Coup*, 2018), nourrie par les confidences du « Kargil clique » en personne, décrit quatre généraux planifiant seuls, tenant dans l'ignorance la majorité du commandement militaire, sans parler du pouvoir civil. Le général Shahid Aziz, alors à l'ISI : « il n'y avait pas de moudjahidines, seulement des messages radio enregistrés qui ne trompaient personne ». Même la Pakistan Air Force découvrit la guerre en marche, « piégée par une absurdité » selon son directeur des opérations : appuyer des infiltrés que sa propre armée de terre désavouait. Reste le seul point que les historiens n'ont pas tranché, et où la série choisit son camp : ce que savait exactement Nawaz Sharif. Zehra reconnaît trois briefings évoquant l'occupation de postes indiens, sans que « Kargil » soit jamais nommé. La série tranche pour la version de Sharif. C'est sa liberté ; c'est aussi sa seule vraie liberté.

Le mensonge sur le soutien chinois : confirmé sur le fond, avec une ironie documentaire délicate. Le soutien de Pékin figurait parmi les hypothèses de planification pakistanaises. Toutes se sont effondrées : la Chine est restée neutre, a exigé le retrait sur la Ligne de Contrôle, et le ministre Sartaj Aziz a reçu un accueil glacial à Pékin, où l'on avait par ailleurs remarqué des combattants ouïghours parmi les intrus. L'ironie : c'est depuis Pékin même que Musharraf s'est fait piéger. Fin mai, ses conversations téléphoniques non sécurisées avec son chef d'état-major général sont interceptées par le renseignement indien et publiées le 11 juin. On y entend Aziz expliquer : « nous ne l'avons pas revendiqué, nous l'avons fait revendiquer par les moudjahidines ». Réponse de Musharraf : « bien joué ». Le général venu chercher l'appui chinois s'est fait écouter par l'Inde depuis sa chambre d'hôtel chinoise. Aucun scénariste n'aurait osé.

Les Américains ont dégradé le GPS au-dessus de l'Inde : c'est ici que l'affaire devient passionnante. Ce point mérite son propre chapitre, car il engage bien plus que la vérification d'un fait. Voir plus bas.

Un pilote torturé et exécuté : confirmé par la source la plus détachée qui soit. Le 27 mai, le Squadron Leader Ajay Ahuja reste au-dessus des positions ennemies pour guider les secours vers un camarade éjecté. Son MiG-21 est touché par un Stinger. Il s'éjecte, survit à l'atterrissage. Son corps est rendu le lendemain : deux blessures par balle, dont les autorités indiennes établissent qu'elles ont été infligées après capture.

Le Pakistan dément et parle de mort au combat, version que contredit l'autopsie. Benjamin Lambeth, analyste américain sans intérêt dans la querelle, écrit qu'Ahuja fut « exécuté peu après sa capture », le corps restitué portant « des signes évidents de brutalisation ». La série romance le détail des circonstances, elle l'admet ; le fond est établi. Son camarade Nachiketa, capturé le même jour, fut rendu vivant huit jours plus tard. Deux pilotes, deux crêtes, deux destins : tout l'arbitraire de cette guerre tient là.

Ce que la série tait

L'inventaire des fidélités serait incomplet sans celui des silences, et deux d'entre eux sont éloquents.

Le premier : l'artillerie et l'infanterie, réduites à l'arrière-plan, alors qu'elles ont porté l'essentiel de l'effort et payé l'essentiel du prix. Les 471 morts indiens sont, dans leur écrasante majorité, des fantassins qui ont gravi de nuit, sous le feu, des pentes glacées que l'ennemi tenait d'en haut. La série les filme comme un décor que les pilotes survolent.

Le second silence est plus lourd : le capitaine Saurabh Kalia. Le 15 mai 1999, avant même le début de la campagne aérienne, cette patrouille de six hommes du 4 Jat est capturée dans le secteur de Kaksar. Les corps, rendus trois semaines plus tard, portaient des mutilations que le gouvernement indien a documentées et dénoncées comme tortures, dans la même note de protestation pour violation des Conventions de Genève, remise le 15 juin 1999, qui couvrait le cas Ahuja. Le père de Kalia se bat depuis vingt-cinq ans, jusque devant les instances internationales, pour que ce crime soit jugé. La série, qui a besoin d'un martyr aviateur, n'a pas de place pour les martyrs fantassins. Le cadrage, toujours.

Troisième silence, plus anecdotique mais savoureux pour qui aime la guerre telle qu'elle se fait : les ballons de barrage. Le Pakistan avait tendu le long de la Ligne de Contrôle des ballons captifs dont les câbles, quasi invisibles, menaçaient les avions en vol bas. Un fait de guerre authentique, raconté par Dhanoa lui-même, totalement absent de la série. On comprendra plus bas pourquoi je le regrette : la parade trouvée par un jeune pilote est peut-être la plus belle histoire d'innovation de toute la guerre.

Le jugaad, ou l'improvisation érigée en doctrine

Reprenons l'inventaire des systèmes D de Kargil, car il compose un tableau que tout dirigeant, militaire ou civil, devrait épingler au mur.

Des GPS de randonnée fixés dans des cockpits de MiG-21, avec chronomètre, pour bombarder de nuit à 500 pieds dans l'Himalaya : le commandant du théâtre aérien, l'Air Marshal Patney, l'a raconté sans détour, « un seul escadron était équipé de GPS, nous avons donc acheté des GPS portables dans le commerce et les avons installés dans les avions », avant des opérations nocturnes « jamais faites nulle part au monde ». Un pilote, Amanjit Singh Heer, qui embarque son Handycam Sony personnel, équipement non autorisé, pour filmer les objectifs après ses passes et fournir une évaluation des dégâts que les capteurs officiels ne livraient pas. Ce jeune pilote anonyme, face aux ballons de barrage, qui propose de lire la direction du vent sur le

GPS pour déduire la position sous le vent des câbles invisibles et les éviter. Des points d'impact choisis pour déclencher des avalanches sur les lignes de ravitaillement adverses. Des pods de désignation détournés en capteurs de reconnaissance, inventant ce que l'OTAN appellera bien plus tard l'ISR non traditionnel. Et une intégration d'armement quadri-nationale bouclée en douze jours, en pleine guerre, pour un théâtre à 5 000 mètres.

Les Indiens ont un mot pour cela : jugaad. Le terme hindi désigne « une solution improvisée née de l'ingéniosité et de la débrouillardise », l'art de faire plus avec moins. Depuis l'ouvrage de Navi Radjou, Jaideep Prabhu et Simone Ahuja (Jugaad Innovation, Jossey-Bass, 2012, que The Economist a salué comme la somme sur le sujet), le concept a conquis les écoles de commerce et engendré toute une taxonomie savante : innovation frugale, innovation gandhienne (Prahalad et Mashelkar, Harvard Business Review, 2010), innovation inversée. Les multinationales occidentales en ont fait des séminaires. Ce que les séminaires oublient de dire, c'est que la démonstration en conditions réelles, à l'artillerie près, avait eu lieu en 1999 à 5 000 mètres d'altitude, une décennie avant que le mot n'entre dans le vocabulaire du management.

Mais je veux tenir les deux bouts du concept, car le jugaad a aussi ses critiques, y compris en Inde, où des chercheurs comme Thomas Birtchnell y voient un risque systémique : une culture de la rustine qui finit par excuser le sous-équipement chronique et dispenser l'organisation de traiter ses causes. Les deux lectures sont vraies, et Kargil les contient toutes les deux. L'IAF n'a pas improvisé par génie ; elle a improvisé parce que sa doctrine, son entraînement et son équipement étaient en retard d'une guerre, au prix de deux avions perdus en quarante-huit heures et de bombardements initiaux « lamentables » selon l'adversaire lui-même. Le jugaad est la vertu des organisations prises en défaut. La grandeur de l'IAF n'est pas d'avoir bricolé ; c'est d'avoir reconnu son défaut en deux jours, puis d'avoir corrigé le fond après la guerre : bombes guidées, satellites, et vingt ans plus tard des Rafale dans le même escadron. Le bon usage du jugaad, c'est la rustine qui achète le temps de la réparation. Le mauvais, c'est la rustine qui en tient lieu.

Et qu'on ne croie pas à une spécialité indienne. Pendant la première guerre du Golfe, le Pentagone a purement et simplement désactivé la dégradation volontaire du signal GPS civil, la Selective Availability, parce que ses propres troupes et celles de la coalition portaient au combat avec des récepteurs de qualité commerciale, faute d'équipements militaires en nombre. L'Amérique a fait Desert Storm avec des GPS du commerce, au point de débrider son propre système pour eux.

La France n'a pas fait autrement, et là, je peux témoigner. Jeune officier mécanicien au Centre de Commandement de la Force aérienne de Combat, au Fort de Guise, à la fin des années 90, je fus chargé d'un inventaire des matériels techniques. Au détour d'une armoire, je tombe sur des GPS du commerce, du modèle qu'on achetait alors pour la randonnée ; j'en possédais un moi-même, la surprise fut totale. Un officier plus ancien m'a donné la clé : ces récepteurs avaient servi dans les cockpits des Jaguar pendant la guerre du Golfe. Le Jaguar naviguait alors au Doppler, avec une dérive d'environ un nautique par heure ; dans le désert, un nautique, c'est passer à côté de la cible sans la voir. Les GPS de nos randonnées ont comblé le trou. Trente ans avant que « innovation

d'usage » ne devienne un intitulé de poste.

Il y a enfin, dans cette histoire, une leçon de commandement que je veux souligner, parce qu'elle rejoint tout ce que j'écris sur le sort réservé aux innovateurs dans les grandes organisations. Heer a enfreint le règlement en embarquant sa caméra. Le jeune pilote aux ballons n'avait aucun mandat pour réécrire la tactique. Les GPS du commerce n'étaient homologués par personne. Toutes ces transgressions ont prospéré pour une seule raison : la chaîne hiérarchique, de Dhanoa à Tipnis, a choisi de protéger l'initiative plutôt que de la punir, et de la créditer plutôt que de se l'approprier. Tipnis a publiquement salué cette improvisation GPS comme « la plus grande contribution à l'ingéniosité » de la guerre. Voilà la variable cachée du jugaad : il ne dépend pas du génie des exécutants, qui est une constante partout, mais du courage des chefs, qui ne l'est nulle part.

La souveraineté par le mythe : l'affaire GPS

Venons-en à l'affirmation la plus répandue, la plus structurante, et la plus fragile : les États-Unis auraient dégradé ou coupé le GPS au-dessus du théâtre indien en 1999, forçant l'Inde à développer son propre système de navigation, NavIC. Ce récit est partout : dans la presse indienne, dans les communiqués du gouvernement indien justifiant NavIC, et jusque dans les Proceedings de l'US Naval Institute en 2021.

Passons-le au banc d'essai en trois étages.

L'étage du fait avéré : oui, les pilotes indiens ont volé avec des GPS du commerce, Patney et Dhanoa l'ont dit eux-mêmes. Et ces récepteurs civils subissaient une précision dégradée d'environ 50 à 100 mètres. Vrai.

L'étage du plausible non documenté : un refus américain de fournir des données ou récepteurs de précision militaire, le fameux code chiffré réservé aux alliés, auquel l'Inde de 1999, bien avant son rapprochement avec Washington, n'a jamais eu accès. Cohérent avec la politique américaine de l'époque. Mais aucun document primaire américain ne l'atteste, et Lambeth, qui a interrogé toute la chaîne de commandement indienne, n'en dit pas un mot.

L'étage du techniquement intenable : la dégradation ciblée « au-dessus du territoire indien ». La FAQ officielle du gouvernement américain (gps.gov) est sans appel : « la Selective Availability était une dégradation mondiale du service GPS ; elle ne pouvait pas être appliquée sur une base régionale ». En 1999, le signal civil était dégradé pour toute la planète, pilotes indiens, soldats pakistanais et randonneurs bretons pareillement logés. La capacité de coupure régionale sélective est précisément ce que Washington a développé après, pour pouvoir se passer de la dégradation mondiale, supprimée par Clinton le 1er mai 2000.

Le récit indien est donc, dans sa version forte, un mythe. Et voici ma thèse : c'est peut-être la meilleure décision stratégique tirée de la guerre de Kargil. Car ce mythe a produit du réel, et du réel de première grandeur : un premier satellite de reconnaissance indien à résolution métrique dès octobre 2001, puis la constellation NavIC, opérationnelle, imposée progressivement dans les téléphones vendus en Inde,

et brandie par New Delhi avec un argument que le mythe rend inattaquable : « l'accès aux systèmes contrôlés par des gouvernements étrangers n'est pas garanti en situation hostile ». Peu importe, au fond, que le refus américain de 1999 ait été réel, partiel ou imaginé. La nation a choisi d'y croire, et cette croyance a aligné les ministères, les budgets, les industriels et l'opinion derrière une capacité souveraine que vingt rapports parlementaires n'auraient pas obtenue.

Nous, Européens, avons le problème inverse. Nous avons Galileo, système remarquable, plus précis que le GPS sur son service ouvert. Mais nous n'avons pas le mythe. Aucun récit fondateur ne dit aux citoyens européens pourquoi cette constellation existe, contre quelle dépendance elle nous assure, quel Kargil elle conjure. Résultat : Galileo est un programme ; NavIC est une cause. Demandez autour de vous qui sait que son téléphone utilise Galileo. Puis mesurez ce que vaut une capacité souveraine sans récit souverain : à peu près le prix de son maintien en condition opérationnelle, et pas un euro de plus dans le cœur des nations.

Ce que la fiction fait à la doctrine

Un dernier étage de lecture. Kargil est, pour les stratégestes, le prototype de la guerre limitée sous parapluie nucléaire : intense, brève, bornée géographiquement, parce que l'arme nucléaire interdit l'escalade sans interdire la guerre. Le ministre indien de la Défense George Fernandes en tira dès janvier 2000 la doctrine explicite : le nucléaire « ne peut dissuader que l'emploi du nucléaire, pas toute guerre ». Les crises de 2019 (Balakot) et de 2025 (Sindoor) ont confirmé la matrice, avec, coïncidence qui n'en est pas une, le même No. 17 Squadron en première ligne, passé du MiG-21 au Rafale.

C'est dans ce contexte qu'arrive la série : pendant que l'escadron qu'elle célèbre sort d'une opération réelle. Une fiction qui honore les morts de 1999 prépare aussi, qu'elle le veuille ou non, les opinions aux guerres limitées de demain. La mémoire cinématographique est un instrument de préparation nationale, au même titre que les stocks de munitions. Les Indiens l'ont compris, et le disent en toutes lettres dans leur générique. Les Américains le savent depuis 1986. Et nous ?

Propositions

1. Cartographier ses Heer avant sa prochaine transformation. Toute organisation, armée ou entreprise, possède ses pilotes à Handycam : ceux qui enfreignent le règlement pour combler un trou capacitaire que la hiérarchie ne voit pas. Les identifier avant la crise, et non les découvrir pendant, devrait être un livrable standard de tout plan de transformation.
2. Protéger l'initiative est un acte de commandement, pas une tolérance. Kargil montre que l'innovation de terrain ne survit que si la chaîne hiérarchique la couvre et la crédite. Inscrire noir sur blanc, dans l'évaluation des chefs, leur bilan de protection des initiatives non conformes de leurs subordonnés.
3. Traiter le jugaad comme une avance de trésorerie, jamais comme un modèle. La rustine doit acheter le temps de la réparation, pas en tenir lieu. Chaque improvisation de crise devrait déclencher, à froid, la question qui fâche : quel défaut structurel ce

bricolage a-t-il masqué, et qui est chargé de le corriger ?

4. Doter chaque capacité souveraine européenne d'un récit fondateur. Galileo, IRIS², le calcul haute performance, le cloud de confiance : aucun de ces programmes n'a de mythe. Écrire ces récits, les enseigner, les filmer, n'est pas de la communication : c'est de la stratégie. L'Inde l'a prouvé avec un mythe partiellement faux ; nous pouvons le faire avec des faits vrais.

5. Auditer nos dépendances de navigation et de temps comme l'Inde a audité les siennes. Combien de systèmes d'armes, de réseaux et d'infrastructures critiques européens tomberaient en mode dégradé si un signal étranger disparaissait demain ? Le tester en exercice, régulièrement : c'est mon vieux plaidoyer pour l'exercice d'évacuation numérique, appliqué au temps et à la position.

6. Prendre la fiction stratégique au sérieux. Les armées européennes coopèrent avec le cinéma au compte-gouttes et à reculons. Pendant ce temps, l'Inde tourne sur ses bases réelles une série qui vaut mémorial, doctrine vulgarisée et campagne de recrutement, et le revendique à chaque générique. Le soft power capacitaire existe ; il serait temps d'en faire une ligne budgétaire assumée.

Sources principales : B. Lambeth, « Airpower at 18,000': The Indian Air Force in the Kargil War », Carnegie Endowment, 2012 ; A. Tellis, C. Fair, J. Medby, « Limited Conflicts Under the Nuclear Umbrella », RAND, 2001 ; P. Lavoy (dir.), « Asymmetric Warfare in South Asia », Cambridge University Press, 2009 ; Kargil Review Committee, « From Surprise to Reckoning », 2000 ; B. Riedel, « American Diplomacy and the 1999 Kargil Summit at Blair House », CASI, 2002 ; N. Zehra, « From Kargil to the Coup », 2018 ; K. Tufail, CLAWS Journal, 2009 ; N. Radjou, J. Prabhu, S. Ahuja, « Jugaad Innovation », Jossey-Bass, 2012 ; entretiens publics de B.S. Dhanoa, V. Patney, A.Y. Tipnis, R. Nambiar ; FAQ officielle gps.gov ; journal de marche du No. 17 Squadron.